

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL,

Rue 25 Mai No. 67.

HONNEUR ET PATRIE!

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 patacons par mois.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE, ou on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

ALMANACH FRANÇAIS.

Mercredi 9. — Prise de Tolosa (Espagne), par Latour d'Auvergne. 1794.

MONTEVIDEO.

MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Montevideo, 7 aout 1843.

S. E. don Juan Lins Vieira Cansação de Sinimbu, commandeur de l'ordre du Christ, ayant présenté la lettre officielle qui l'accrédite comme ministre de S. M. l'empereur du Brésil, résidant auprès du gouvernement de la République, est décrété ce qui suit :

ART. 1er. S. E. M. le commandeur don Juan Lins Vieira Cansação de Sinimbu est reconnu comme ministre de S. M. l'empereur du Brésil, résidant auprès du gouvernement de cette République.

ART. 2. S. E. don Cansação de Sinimbu est déclaré revêtu des prerogatives et des immunités que le droit public lui attribue.

ART. 3. Soit communiqué à qui de droit et publié.

SUAREZ.
SANTIAGO VASQUEZ.

JUAN MANUEL DE ROSAS.

(Suite.)

Le gouvernement du général Balcarce est en quelque sorte excusable d'avoir élevé Rosas

FEUILLETON.

SOUVENIRS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE.

IL Y A AUJOURD'HUI TRENTE ANS.

C'était le 20 mars 1811.

Ce jour-là le soleil se leva radieux comme s'il eût voulu éclairer de ses rayons d'or une journée solennelle. A peine les grilles du jardin des Tuileries étaient-elles ouvertes, que cent mille personnes encombrèrent la terrasse et les parterres qui faisaient face au palais. Toutes parlaient bas et marchaient doucement, comme dans la chambre d'un malade qu'on craint d'éveiller. Marie-Louise allait être mère. "Sera-ce un gargon ou une fille?" telle était la question qui préoccupait tous les esprits. On savait que le bronze des Invalides devait annoncer la délivrance de l'impératrice : cent coups de canon devaient être tirés pour un héritier du trône, et vingt seulement pour une fille.

En attendant, chacun devisait à sa manière sur le grand événement qui se préparait, quelques uns même comptaient tellement sur la destinée de l'empereur, qu'à

à ces deux dignités. Il ne pouvait, en effet, s'appuyer que sur des hommes et des agents enrichis par Rosas; et il n'était pas prudent de se mettre en opposition ouverte contre un despote puissant, qui, bien que méprisable dans l'opinion des gens éclairés, conservait beaucoup de prestige parmi la populace qu'il avait égarée. Le gouvernement n'avait d'ailleurs pour lui que des lois silencieuses, et une fraction seulement du parti fédéral, dont la majorité regardait une rupture avec Rosas comme inopportune. Rosas, d'autre part, bien qu'il eût cessé d'être gouverneur officiel, n'avait pas cessé de gouverner de fait; il continuait à regir la campagne à sa manière. Le gouvernement avait regardé comme honorable de l'autoriser à prendre des dispositions, et à gouverner militairement la campagne. Ainsi le disait à Rosas même l'un des ministres de Balcarce, dans une lettre confidentielle, en date du 21 mars 1833 :

"Demandez vous même à M. le gouverneur si je ne l'ai pas tourmenté continuellement pour qu'il vous donnât à la campagne le titre que vous lui demandiez; mais qu'il vous le donnât, en prenant en considération que, naguère gouverneur, vous aviez besoin, dans votre retraite, d'un dédommagement honorifique; que, sans cela, il pouvait se présenter quelques embarras."

Commandant général de la campagne et chef de l'armée expéditionnaire, il n'exécutait que les ordres qui lui convenaient; les résolutions qui ne lui plaisaient pas ou qui n'avaient

l'exemple de nos voisins d'outre-mer, ils offraient de parier deux contre un que Marie Louise accoucherait d'un gargon. Au milieu du bourdonnement de la foule impatiente, l'horloge du palais vint à sonner. Aussitôt un coup de canon, que les échos du jardin répercutèrent, se fit entendre dans la direction des Invalides. Chacun se tut et resta immobile à la place où il se trouvait. Cent mille personnes écoutèrent; on n'entendit plus que ces mots, prononcés à intervalles égaux par toutes les bouches à la fois: Deux! trois! quatre! Après le vingtième, on eût dit que la mort avait passé sur toute cette multitude. Le vingt et unième coup retentit enfin. Une immense acclamation y répondit. C'étaient cent mille voix qui criaient à la fois: "Vive l'empereur!" Pendant ce temps, Napoléon s'était placé derrière le rideau d'une fenêtre du palais. Tous les regards se dirigent vers cette fenêtre qui vient de s'ouvrir: c'est lui! Il veut parler; mais des cris d'enthousiasme couvrent sa voix. Ne pouvant se faire entendre de cette foule en délire, il se met à applaudir comme elle.

Ce fut un beau jour pour lui et pour les Parisiens. On s'embrassait, on se félicitait, on se serrait la main, comme si un enfant était né à tous, car cet enfant fixait les incertitudes de l'avenir. On n'entrevoit plus de guerres, parce qu'on espérait que la paternité calmerait chez l'em-

pas été prises de concert avec lui, il les déchirait, comme il fit pour la nomination d'un sieur HUERTAS à la place de gardien de la côte de la Ensenada. Cette nomination, faite par le gouvernement, fut annulée par Rosas, sous le prétexte que le sieur Huertas était unitaire. Le gouvernement essaya de lui démontrer que cette conduite compromettait sa renommée, qu'il devait le premier se conformer aux lois rétablies dans son pays; que ces lois étaient demeurées silencieuses pendant trois ans; que, pendant ce temps, les hauts fonctionnaires de l'état n'avaient été fonctionnaires que de nom, qu'il avait résumé en lui seul toutes les fonctions de l'état, et que le temps était venu, pour chaque employé, de se renfermer dans le cercle de ses devoirs et de n'en plus sortir. A ces remontrances, faites sur le ton le plus amical, Rosas répondait en accusant les membres du gouvernement de COMPLICITÉ AVEC SES ENNEMIS. Il désignait sous ce nom TOUS LES PATRIOTES qui avaient été les adversaires du gouvernement avec facultés extraordinaires, qui avaient censuré l'assassinat de Montero, la dilapidation des finances, et rendu à la province le régime des lois. Puis, comme le gouvernement refusa de se donner un démenti à lui-même, en annulant la nomination d'Huertas, il lui envoya sa démission dans les termes suivants, à la fois inconvenants et anarchiques. Il se trouvait alors au Monte, entouré des principaux et vieux coryphées de la révolte, de quelques divisions d'Indiens, qui le regardaient toujours comme le chef de la province.

pereur son amour des conquêtes en reportant sur le roi de Rome toutes les ambitions de son âme.

Dans la soirée du 19 mars, les grands officiers civils et militaires de la maison impériale avaient été convoqués où, pour mieux dire, *consignés* au palais. Tous passèrent la nuit dans le grand salon qui précédait la chambre à coucher de l'impératrice, d'où parfois les plaintes qu'elle laissait échapper parvenaient jusqu'à eux. Dans cette circonstance importante, Napoléon ne quitta pas sa femme et chercha par de gais propos à lui faire oublier ses souffrances, en tâchant de lui prouver que, selon son expression, "son état était la chose du monde la plus naturelle." Vers les cinq heures du matin, Dubois, voyant que les douleurs avaient cessé chez la malade, prévint l'empereur que ce calme pourrait être encore long.

—Tant pis! répondit-il; cette incertitude me tue. Je serais resté trente-six heures à cheval que je ne me trouverais pas plus harassé. Je vais aller me mettre au bain; cela me fera quelque bien, n'est-ce pas, docteur?

Dubois ayant répondu par un signe de tête affirmatif, Napoléon se retira en marchant sur la pointe des pieds, comme s'il eût craint que le bruit de ses pas ne troublât le calme qui régnait dans l'appartement. Aussitôt un ordre du grand maréchal vint congédier tous ceux qui avaient

“ Monte, 15 mai 1833.

“ Que V. E. ne s'étonne pas de ma démission. J'ai lu récemment le décret de l'autorité supérieure, qui annule la résolution que j'avais prise relativement au sieur Huertas; ce décret m'a fait pleinement comprendre que mes services ne peuvent plus être utiles au gouvernement. Il est urgent et convenable qu'on n'hésite pas à accepter ma démission, et qu'on ne tarde pas à nommer le chef qui doit me succéder et me remplacer.

“ Juan M. de ROSAS. „
[La suite au prochain numéro.]
X.

Nous apprenons avec une vive satisfaction la nomination de M. F. DES BROSSES au grade de lieutenant-colonel dans la légion française. Les services que notre honorable compatriote a rendus à notre cause sont assez connus de tous, pour que la distinction qu'il reçoit aujourd'hui paraisse noblement méritée.

LE BRITISH PACKET et la GACETA MERCANTIL.
M. PICHON. — M. DE CLERVAL.

La presse salariée par Rosas, à Buenos Ayres, continue ses accusations et ses calomnies contre M. le commodore Purvis, contre la Légion Française, contre le gouvernement oriental.

Loin de nous plaindre de cette recrudescence d'injures, nous nous en réjouissons. Nous ne ferons pas au *British Packet* et à la *Gaceta Mercantil* l'honneur de reproduire leurs élucubrations furibondes; il était facile de prévoir à l'avance que les journaux du dictateur auraient recours au mensonge. Rosas, en effet, fait pertinemment que la publication des actes officiels du général Oribe et de ceux du gouvernement oriental montre à tous les hommes de bonne foi de quel côté sont la modération et la justice, et de quel côté l'exagération et la barbarie.

Lorsqu'une lettre officielle du colonel Flores vous a appris la défaite complète de Angel Nuñez, nous étions persuadés d'avance que le général Oribe répondrait à cette nouvelle certaine d'une victoire prévue par un bulletin contraire: L'imprimerie de l'armée fédérale ne pouvait rester oisive.

Lorsqu'il est de notoriété publique que la Légion Française est aujourd'hui complètement organisée, qu'elle n'a rien à envier aux troupes de ligne, et qu'elle accomplit un service régulier et conservateur; lorsqu'il est de notoriété publique que cette même Légion Française a lu avec le profond mépris cette offre d'amnistie, dont la *Gaceta Mercantil* fait l'éloge le plus pompeux, et dont les termes sont aussi inconvenants que maladroits; nous devons naturellement presumer que les journaux de Buenos-Ayres certifieraient la désorganisation de ce corps libérateur, qu'ils affirmeraient que l'illustre clémence du général Oribe attire dans son camp des transfuges, aimant mieux s'exposer à la rage d'assassins sans pitié que rester tranquilles

été appelés la veille comme témoins, avec recommandation de ne pas s'éloigner, c'est-à-dire qu'il leur fut permis d'essayer de dormir assis ou debout dans les salons du palais. Mais à peine y avait-il dix minutes que Napoléon était dans son bain que les douleurs reprirent plus incessantes et plus vives chez Marie-Louise. Dubois, inquiet de l'état de l'impératrice, monta chez l'empereur, et dans une agitation extrême, lui dit:

—Sire, je suis le plus malheureux des hommes. Sur mille accouchemens, peut-être ne s'en présente-t-il pas un aussi laborieux que celui qui se prépare.

A ces mots, Napoléon quitte le bain, et il a hâte de retourner auprès de sa femme.

—Dubois, ajoute-t-il, un homme comme vous est impardonnable de perdre la tête dans un moment comme celui-ci. Il n'y a rien qui doive vous troubler. Faites comme pour la femme d'un de nos grenadiers. Que diantre! la

dans nos rangs. Une pareille tactique était trop dans l'ordre naturel des choses, pour qu'elle éveillât dans notre esprit le moindre étonnement.

Si la souveraineté illimitée de Rosas chancelle, si le bon sens public réprouve ses actes arbitraires et sanglants, s'il se condamne lui-même par ses propres manifestations et par celles de son lieutenant, les journaux qu'il paie ne doivent-ils pas prouver, autant qu'il est en eux, que sa puissance n'a jamais été plus solide et plus inattaquable, que ses actes officiels ne présentent pas le sens que tout le monde a pu comprendre, et que le général Oribe est le plus doux et le plus miséricordieux des hommes?

Ce qu'il y a de vraiment fâcheux pour l'argumentation captieuse et les assertions candides du *British Packet* et de la *Gaceta Mercantil*, c'est que, dans ce coup d'œil prévenu qu'ils jettent sur les choses présentes, ils oublient souvent leurs raisonnements, pour citer des faits qui les détruisent complètement. Nous n'en voulons pour preuve que la verve avec laquelle ces deux journaux racontent que nos deux compatriotes Jean Baptiste et Myrier ont été fusillés par l'ordre du général Oribe, et cela, conformément au droit des gens.

La réponse du général Oribe à la commission envoyée par M. Massieu de Clerval contredit formellement l'assertion impudente du *British Packet* et de la *Gaceta Mercantil*; le général Oribe, en effet, répondit que les deux français avaient été exécutés, et M. Villademoros entra, à ce sujet, dans des détails qu'il nous répugne de publier.

Sans considérer même cette contradiction flagrante, il règne dans l'article de la *Gaceta Mercantil*, auquel nous faisons allusion, une rage si concentrée, la preuve si peu déguisée d'une sanglante satisfaction accomplie, que la lecture seule de cet article, inspiré par Rosas, révèle à la fois son hypocrisie et sa manie meurtrière.

Nos lecteurs savent déjà sans doute sur quelles autorités s'appuie le tyran de Buenos-Ayres pour justifier ses accusations et ses massacres; sur quelles autorités il s'appuie pour donner un semblant de raison à ses assassinats. Rosas déclare qu'il s'étaye sur MM. Pichon et Massieu de Clerval. Il déclare que, notre consul et notre vice-amiral nous ayant mis hors la loi française, avec plein droit de le faire, il ne doit plus, lui, Rosas, nous considérer que comme des aventuriers dignes des traitements les plus rigoureux.

Ainsi le *British Packet* et la *Gaceta Mercantil* ne craignent pas d'affirmer en présence de M. de Lurde, que les attributions du conseil d'état sont devenues celles de M. Pichon et Massieu de Clerval; ils ne craignent pas de résoudre faussement, avec une audace incroyable, une question que MM. Massieu de Clerval et Pichon n'ont dû abandonner qu'en tremblant; ils ne craignent pas de flétrir de leurs éloges deux agents français.

Les louanges du *British Packet* et de la *Gaceta Mercantil* prodiguées à notre consul et à notre vice-amiral sont pour nous des armes dont nous n'abuserons pas; nous les enregistrons seulement, pour que la presse française puisse s'en emparer. Il ne manquait plus que cet argument pour corroborer les nôtres.
X.

Nous insérons avec grand plaisir la lettre suivante:

Monsieur le directeur de l'hôpital français,

Nous avons l'honneur de vous envoyer 60 piastres,

nature n'a pas deux lois! Vous n'avez rien à craindre; aucun reproche ne peut atteindre un praticien tel que vous.

Dubois ne lui dissimule pas qu'il va y avoir un grand danger à courir, soit pour la mère, soit pour l'enfant.

—Je vous le répète, répond vivement Napoléon, agissez comme si vous attendiez le fils d'un marchand de la rue Saint Denis. Ne faites attention ni à moi ni à ceux qui vous entoureront. Ne vous occupez que de l'impératrice. Allons, mon cher docteur, ne vous démoralisez pas.

L'empereur parlait ainsi à l'accoucheur pour le rassurer, et cependant une vive inquiétude le préoccupait lui-même. Il entra chez sa femme et jugea tout d'abord que le moment critique était venu. Marie-Louise éprouvait alors une crispation terrible; tout portait à croire que l'enfant serait étouffé. Dubois, immobile et pâle, était là, inactif, en présence de la patiente.

—Eh bien! docteur, lui dit Napoléon dans une an-

montant de la somme que nous avons retirée du bal donné le Dimanche 6 Août au bénéfice de l'hôpital Français. Nous regrettons sincèrement que l'œuvre philanthropique que nous avions entreprise n'ait pas eu l'accomplissement espéré par nous; attendu que les frais de salle, de lumières, d'orchestre, et de personnes employées tant pour la caisse que pour donner ou recevoir les cartes, ont absorbé près de la moitié de la recette; de plus, une fausse alarme donnée dans le plus beau moment du bal empêcha les uns d'entrer, et fit quitter aux autres leurs plaisirs pour voler ou les appelait leur devoir.

Malgré le minime résultat obtenu, l'intention n'en a pas été moins pure, et nous espérons pouvoir, dans quelque temps, faire une nouvelle offrande à nos braves compagnons d'armes, blessés en défendant la sainte cause de la civilisation et de l'humanité.

Daignez, M. le directeur, agréer l'assurance de notre considération distinguée.

Félix Lecot et Antonio Brunel.

RECEPTION DE M. LE MINISTRE BRÉSILIEN.

Les paroles suivantes ont été adressées par M. Cansanção de Sinimbu à M. le président provisoire de la République Orientale:

Monsieur le Président,

“ J'ai l'honneur de vous présenter les lettres de crédit par lesquelles S. M. l'empereur du Brésil a bien voulu me nommer ministre résidant auprès du gouvernement de cette république.

“ Mon premier devoir, avant d'entrer dans l'exercice de mes fonctions, est de vous assurer des sentiments d'estime et de bienveillance qui animent mon auguste souverain pour votre personne, en même temps que des vœux sincères qu'il fait pour la prospérité de cet état, et de son désir de conserver inaltérables les relations amicales qui existent entre nos deux pays voisins et alliés.

“ Monsieur le président, si une circonstance désagréable (je me le rappelle avec regret aujourd'hui), a pu, pour quelques instants, faire douter de la durée de ces bonnes relations, j'éprouve une satisfaction véritable en vous disant que j'espère avec confiance que ces relations continueront; certain, comme je le suis, que le gouvernement de cette république, prenant en considération les principes adoptés par les gouvernements civilisés, non-seulement désavouera hautement les causes qui ont donné lieu à cette mauvaise intelligence apparente, et qu'il prouvera d'une manière noble et authentique qu'il sait apprécier et faire respecter les égards et la déférence dus au gou-

guisse inexprimable, qu'attendez-vous? pourquoi ne délivrez-vous pas l'impératrice? n'est-il pas temps?

—Sire, je ne puis rien faire qu'en présence de Corvisart.

Ce dernier, qu'on s'était empressé d'aller chercher, n'était pas encore arrivé.

—Eh! qu'avez-vous besoin de lui? reprit Napoléon avec une sorte d'emportement; que peut vous apprendre Corvisart? Si c'est un témoin ou une justification que vous vous réservez, me voilà, moi! Ne vous rappelez-vous plus ce que je vous disais tout-à-l'heure? Dubois, je vous ordonne d'accoucher l'impératrice.

A ces mots qui n'admettaient ni réplique ni retard, le docteur obéit. Pendant ce temps, Napoléon, le visage bouleversé, cherchait à faire passer dans l'âme de sa femme une confiance qu'il n'avait pas lui-même.

—Allons, ma bonne Louise, lui dit-il tendrement, un

vernement bresilien, attributs dont mon auguste souverain est un zèle défenseur.

— Pour ma part, M. le président, je vous dirai que je me considérerai comme très heureux, dans le cours de ma mission, si, tout en me conformant aux desirs du gouvernement impérial, je puis avoir le bonheur de m'attirer votre affection et l'estime des citoyens de cette partie importante du sol américain. „

Nous reproduirons demain la réponse de M. le président de la République Orientale.

NOUVELLES DU SOIR.

Les ennemis avaient tracé sur les murs aux postes avancés, il y a deux jours, les inscriptions suivantes : " Meurent les Sauvages Unitaires ! Meurent les Sauvages Français ! qu'ils apprenent leur gorge pour le 15 du mois !

— C'est par erreur que nous avions annoncé hier l'arrivée de la *Tactique*.

NOUVELLES DIVERSES.

— D'après les dernières nouvelles de Lisbonne, un projet de loi a été présenté pour abolir la juridiction particulière dont jouissent encore quelques étrangers, et notamment les Français. Rien n'est jusqu'à présent réglé avec la France sur ce point, dit une lettre publiée par le *Morning-Chronicle* ; c'est ce qui explique la prolongation du séjour du *Suffren* dans le Tage. L'amiral Cazy a reçu l'ordre de rester six semaines encore. On profitera de l'arrivée de la princesse Clémentine d'Orléans et du père du roi Ferdinand pour reconstituer le ministère dans un intérêt français. M. Aguiar est le candidat favori de parti français.

La pensée de jalousie contre l'influence française, qui perce dans cette lettre, se retrouve aussi dans le *Morning-Herald*, dont le correspondant, après avoir mentionné les félicitations envoyées aux marins français pour leur belle conduite dans l'incendie de l'École polytechnique, se plaint que l'on n'en ait pas fait autant pour les marins anglais, qui, dit-il, ne s'étaient pas moins bien comportés.

La reine a en effet envoyé le comte Saint-Léger, premier aide de camp du roi, à bord du vaisseau le *Suffren*, pour remercier, au nom de S. M. et de la nation portugaise, l'amiral, les officiers et les matelots de leur belle conduite pendant l'incendie de l'École polytechnique. L'amiral a exprimé au comte Saint-Léger, pour lui et son équipage, toute sa gratitude d'être l'objet d'un tel message ; il a ajouté que pour en conserver le souvenir, il ferait poser sur le grand mât une inscription portant qu'il est heureux de commander de si braves gens. Sa majesté a envoyé une somme considérable pour la veuve du matelot Joffre, qui s'est noyé en retournant à bord, après l'incendie.

— On voit dans la nouvelle galerie des Croisades, au musée de Versailles, une admirable porte ciselée avec un

peu de patience, cela ne sera pas long ; pense à moi, pense à ton fils, car c'est un fils, j'en ai la certitude.

En effet, Marie-Louise poussait des gémissements qui faisaient tressaillir les personnes présentes et jusqu'aux grands dignitaires qui attendaient avec anxiété dans le salon voisin qu'on vint les avertir qu'il était temps d'entrer. L'un d'eux, ne pouvant supporter plus longtemps l'impression qui le dominait, perdit connaissance : on fut obligé de l'emporter. Mais lorsque l'impératrice vit Dubois s'emparer des instrumens qui devaient hâter sa délivrance, elle fit entendre des cris affreux.

— Mon Dieu ! s'écriait-elle tout en pleurs, veux-tu donc me sacrifier ?

Napoléon continuait de la tenir dans ses bras, aidé de madame de Montesquiou et de Corvisart, qui était arrivé sur ces entrefaites. Mme de Montesquiou sut habilement profiter d'un moment de répit pour rassurer l'impératrice,

art prodigieux, et de forme ogivale. Cette porte fut donnée à Louis-Philippe en 1830 par le sultan Mahmoud II, à la demande du prince de Joinville, ainsi qu'il appert d'une inscription placée au dessus.

— On prend en ce moment au daguerrétype la vue de toutes les salles du musée de Versailles, par ordre de S. M. l'empereur de Russie.

— Nous lisons dans l'*Observateur* de Pau : " On nous écrit de Louvie-Juzon que mardi dernier, 9 mai, on a ressenti un assez fort tremblement de terre ; les secousses étaient horizontales et se dirigeaient de l'ouest à l'est.

— La *Société internationale des Naufrages*, dans sa séance du 11 mai, sous la présidence de M. le comte Lepeletier d'Aunay, l'un des vice-présidents titulaires, a décerné une médaille en vermeil au brave Coulon, capitaine du *Furet*, de Marseille, et qui a porté des secours si courageux et si habiles au vaisseau américain le *Thunder*.

— Le journal *The Tablet* annonce qu'il s'opère en ce moment un nombre immense de conversions à la religion catholique en Angleterre. Cela expliquerait cette recrudescence dans l'esprit d'intolérantisme anglican qui vient de se manifester dans la presse et dans le parlement contre l'Irlande.

— Il est question d'une nouvelle promotion dans l'amirauté : il s'agit du grade de vice-amiral à conférer à M. le comte de Moges, commandant la station navale aux Antilles, ou à M. le contre-amiral La Susse.

— La santé de M. l'amiral Lalande donne les plus vives inquiétudes.

— La *Gazette de Cologne* parle d'un voyage que M. Guizot ferait cet été sur les bords du Rhin, où il rencontrerait M. de Metternich.

— Une lettre d'Epinal donne quelques détails pleins d'intérêt sur l'inauguration de la statue de Jeanne d'Arc, à Domremy,

Cette statue, en bronze, est la reproduction du beau marbre dû au ciseau de la princesse Marie, l'un des morceaux les plus remarquables du Musée de Versailles : elle est placée dans la maison où naquit l'héroïne du 15^e siècle.

L'inauguration de cette statue avait été retardée jusqu'ici, parce que les travaux de l'école des filles, tenus par les religieuses de la doctrine chrétienne, et très heureusement liés à la maison de Jeanne, n'étaient point terminés.

L'architecte du département des Vosges a su disposer avec habileté deux pavillons, reliés par une belle grille en avant d'une pelouse entourée de verdure et à l'extrémité de laquelle on aperçoit le sanctuaire historique où l'héroïne vit le jour. Il était impossible de mieux calculer les effets d'un ensemble où des ouvrages modernes devaient se marier étroitement à une chaumière qui a plus de quatre siècles de date.

C'est le 9 de ce mois que l'inauguration a eu lieu. Une foule immense s'était rendue à Domremy de tous les points de l'arrondissement de Neufchâteau et même des points du département très éloignés. Dès le matin, la route royale, depuis Neufchâteau jusqu'au lieu de la fête, était couverte d'une population serrée et de voitures qui se suivaient à la file comme à une promenade de Longchamp.

en lui disant qu'elle-même s'était trouvée dans la nécessité d'avoir recours au même moyen. L'empereur, qui devina l'intention de cette dame, la remercia d'un regard. Cependant Marie-Louise, persuadée qu'on en usait avec elle différemment qu'avec toute autre, ne cessait de répéter du ton le plus lamentable :

— Faut-il donc me tuer parce que je suis impératrice ? (Elle avoua depuis qu'elle avait été dominée par cette idée.) Au moins laissez-moi mourir tranquille.

Enfin elle fut délivrée ; mais le danger avait été si grave que l'étiquette réglée par l'empereur fut mise de côté. Le nouveau-né, déposé à l'écart sur le tapis, parce qu'on ne s'occupait que de sa mère, y resta quelques instans sans qu'aucune des personnes présentes s'inquiétât de lui, tant on était persuadé qu'il n'était pas né viable. Ce fut Corvisart qui le premier le releva, le secoua dans ses bras et lui fit pousser le premier cri.

En même temps, la garde nationale de Neufchâteau, celle peut-être du département où le zèle de 1830 soit demeuré le plus vif, le plus empressé, se rendit dans la plus brillante tenue et en masse à Domremy, avec sa belle musique en tête, précédée de son artillerie, et faisant, avec une charmante gaieté, les trois lieues qui séparent Neufchâteau de Domremy.

M. le maire de Neufchâteau, avec ses adjoints en grande tenue, s'était rendu d'avance à Domremy pour prendre la tête de la garde nationale lorsqu'elle viendrait au devant du préfet et des autorités, qui l'accompagnaient en grand nombre.

A onze heures M. le préfet des Vosges, M. le général Juncker, commandant le département, M. le sous-préfet de Neufchâteau, des membres du conseil général, du conseil d'arrondissement, MM. les maires et adjoints des communes environnantes et toutes les personnes attachées au conseil de révision en ce moment en tournée, sont arrivées au pont de Domremy, où la garde nationale de Neufchâteau, augmentée de celles de diverses communes voisines, les attendait. Le cortège ayant été formé, il s'est aussitôt mis en marche vers la maison de Jeanne-d'Arc.

Au milieu de la pelouse qui se trouve entre la maison de 1429 et la grille on avait placé sur un piédestal provisoire la statue de Jeanne-d'Arc qu'un voile de dentelle recouvrait presque entièrement. La garde nationale était en bataille sur la place et longeait la grille ; un cercle de femmes, de tous les rangs, de toutes les toilettes, et formant un coup d'œil charmant, entourait le gazon où se voyait la statue.

La musique jouait, les tambours battaient au champ-le canon grondait, les cloches sonnaient, une foule immense se pressait sur la place, dans le jardin, et se montrait aux fenêtres, sur les murs, sur les arbres, partout enfin.

Bientôt le silence se fit : un roulement de tambours annonça que la cérémonie d'inauguration allait commencer.

M. le curé de Domremy s'avavançait suivi du clergé des environs et de jeunes filles vêtues de blanc et portant des bannières ; il prit place en face de la statue que, quelques instans plus tard, il devait consacrer par la bénédiction.

A ce moment M. le préfet des Vosges vint se placer tout près de la statue et prononça un discours où les souvenirs qu'inspire Jeanne d'Arc, très vivement retracés, se mélaient avec bonheur à l'admiration pour l'œuvre d'une princesse dont le cœur et le génie ont su deviner, et la grandeur si simple de Jeanne, et l'héroïque vouloir de celle qui releva la France de son état d'abaissement en portant des coups décisifs à la fortune des princes de la maison de Lancastre.

Une pluie d'orage survenue au moment où le préfet finissait de parler, n'avait effrayé personne, chacun était resté à sa place, et, dans un silence religieux, avait pris part aux prières de bénédiction que M. le curé de Domremy avait prononcées sur la statue qui recevait de ses mains l'eau bénite et l'encens.

Quelques momens après, les jeunes filles du pensionnat de Domremy vinrent adresser au préfet des paroles pleines de charme et d'onction sur Jeanne d'Arc, sur ses premières années, et sur la princesse Marie, dont le nom, pendant cette journée, se réveillait plus que jamais dans tous les cœurs.

Cependant Napoléon n'avait pu résister à tant d'émotion. Il s'était retiré. Dès qu'il sut que tout était fini, il vint embrasser Marie-Louise, puis ce fils dont la naissance devait être pour lui la dernière faveur de la fortune.

Au moment où la nouvelle fut annoncée à la foule, on vit s'élever dans les airs, une nacelle dans laquelle était Mme Blanchard, la célèbre aéronaute, chargée de semer par milliers, dans les campagnes, un bulletin annonçant le grand événement, en même temps que des courriers étaient expédiés à toutes les cours de l'Europe. Les grands corps de l'état et des députations de tous les régimens de l'armée vinrent successivement féliciter Napoléon et déposer aux pieds de l'enfant royal le tribut ordinaire de leurs hommages et de leur fidélité, et pendant quelques jours ce ne fut, dans sa capitale, que réjouissances et illuminations

(La suite au prochain numéro.)

Le préfet, le général commandant le département, le sous préfet, MM. les maires de Neufchâteau et de Domremy se rendirent ensuite sur la place, où la revue de la garde nationale fut passée au milieu de l'innombrable population accourue de tous les environs.

Après le défilé, qui eut lieu dans un ordre parfait et au bruit de la belle et très bonne musique de la garde nationale de Neufchâteau, un grand banquet, préparé par les soins des respectables sœurs de Domremy, eut lieu dans la grande salle d'école, décorée avec un goût parfait.

—Pendant que le comte d'Aberdeen donnait à la chambre des lords des explications sur l'affaire de Servie, sir Robert Peel profitait d'une interpellation de M. Sheil pour s'expliquer sur le mariage de la reine d'Espagne. M. Sheil avait demandé si le gouvernement anglais avait reçu du gouvernement espagnol quelques notifications se rattachant au projet de mariage de la reine Isabelle.

Sir Robert Peel a répondu : "Le gouvernement n'a reçu aucune communication officielle à ce sujet : mais je ne vois aucun inconvénient à faire part à la chambre de l'opinion bien arrêtée du gouvernement anglais à ce sujet. (Écoutez). Nous pensons que l'Espagne a droit à tous les privilèges d'un état indépendant (écoutez!), en conséquence, c'est aux Espagnols à déterminer ce que doit faire la reine pour le bien du pays (écoutez!) C'est à la reine elle-même, c'est à la législature suprême en pareille question, qu'il appartient de décider les alliances matrimoniales qui doivent être contractées."

—M. Mareau, capitaine du génie, avait été mis en non activité par retrait d'emploi sous le ministère de M. Cubiès. Cet officier avait présenté à la chambre des députés une pétition et un mémoire dans lesquels il dénonçait l'illégalité de la décision rendue contre lui et réclamait la révision de nos lois militaires. M. le maréchal Soult vient de réparer l'injustice commise envers M. Mareau, et de le rappeler à l'activité ; mais cet officier, fidèle à l'engagement qu'il avait pris de se consacrer désormais comme avocat à la défense des droits de ses anciens camarades, a immédiatement donné sa démission.

M. le maréchal Soult ne devrait pas se borner à réparer les illégalités de ses prédécesseurs ; il devrait se rappeler qu'il a lui-même mis injustement en retrait d'emploi un brave officier, M. le capitaine Vernon, qui a aussi déposé une pétition à la chambre. Il y a même lieu de s'étonner que cette pétition, qui contient les révélations les plus graves, n'ait pas encore été l'objet d'un rapport. Voudrait-on, par hasard, étouffer toute discussion sur les abus révoltants de la loi sur l'état des officiers ?

—Hier, 5 mai, anniversaire de la mort de Napoléon, deux guérites bien confectionnées, bronzées, et surmontées de deux boules dorées, ont été déposées près de la colonne de la place Vendôme ; les porteurs ont dit au factionnaire qu'ils allaient chercher une charrette, et l'ont prié de jeter, de tems en tems, un coup d'œil sur ces guérites pour empêcher qu'elles ne fussent enlevées, ce qui leur a été promis ; puis ils se sont éloignés et n'ont plus reparu.

On attribue ce cadeau à un des généraux des armées impériales qui, choqué de la mesquine guérite placée près de ce magnifique monument, a voulu la remplacer. On espère que M. le ministre de la guerre aura le bon goût d'accepter ce petit présent et de ne pas en changer la destination.

—On écrit de Tarascon que le lieutenant-colonel du 4e des chasseurs à cheval, M. Bon, est mort des suites de l'extirpation d'un cor, qu'il avait faite lui-même. Ce militaire était le fils du général Bon, qui avait glorieusement péri en Egypte, lors de l'expédition de Bonaparte. Le fils de ce brave reçut une dotation de dix mille francs de rente, en souvenir de la noble conduite de son père. M. le lieutenant-colonel Bon a été inhumé avec tous les honneurs dus à son rang, dans le nouveau cimetière de la ville de Tarascon ; il a, le premier, pris possession de ce cimetière. (Commerce.)

MOUVEMENT DU PORT.

Entrée du 8 août.

Brick de guerre sarda *Eridano*, de Buenos Ayres.

En partance,

L'*Euphrasia*, pour Buenos-Ayres.

AVIS DIVERS

AVIS AU PUBLIC.

Les personnes qui désirent apprendre la danse, le bâton ou la contre-pointe, voudront bien se présenter à la salle située rue du 25 de Agosto, n. 181.

S'adresser à M. Baptiste Carbonnel.

AVIS.

Les créanciers qui auront des comptes à régler avec le sieur Pierre Bouhai, sont priés de se rendre le vendredi, à 11 août, devant M. le juge de paix de la 4e section, pour nommer un syndic définitif.

A AFFRETER.

Pour n'importe quel port de France.

Le navire français, neuf, "Parana", capitaine Leconte. S'adresser chez Ameje et Michaud, maison Lavalaja.

Celui qui aurait un billard et voudrait le louer avec tous les ustensiles nécessaires, peut s'adresser chez M. Mathieu, rue de Buenos-Ayres, n. 232 et 234.

La lithographie de monsieur Gichs a repris toute son activité, sous la direction de la dame de la maison. en attendant que lui monsieur Gichs, puisse, libre par la cessation des affaires du pays, affaires auxquelles il donne tout son temps, reprendre les rênes de la maison.

Il a attaché à cette lithographie un jeune homme capable de faire toutes les écritures et dessins pour l'impression. Ainsi, les personnes qui voudront bien continuer de donner à cette maison le travail qu'elles auront à faire dans ce genre, peuvent s'y adresser, en confiance d'être servies avec toute la ponctualité possible, attendu que cette dame s'en occupera spécialement.

ARMES DE CHASSE ET DE GUERRE.

Nous nous empressons de prévenir les amateurs que nous avons vu, chez M. Domergue Coste aîné, maison Lavalaja, des fusils de chasse et de guerre, au moyen desquels on peut tirer 10 à 12 coups à la minute. Au moyen d'un procédé ingénieux, ces fusils qui se chargent par la culasse, se chargent comme les fusils ordinaires, dans le cas où l'on manquerait de cartouches.

Les prix de ces fusils ne sont pas plus élevés que ceux à système ordinaire.

AVIS IMPORTANT.

Maison d'éducation des demoiselles Lesueur, rue Sarandi, autrefois San Carlos, 96.

L'une de ces dames a l'honneur de prévenir les personnes qui désireraient apprendre la grammaire française et l'espagnole, l'arithmétique, la géographie, l'histoire etc., qu'elle peut disposer de quelques heures pour donner des leçons particulières à domicile ou chez elle. Le succès qu'obtiennent tous les jours les élèves de ces dames, dans leur institution, leur sont un sûr garant de la confiance qu'on voudra bien leur accorder, confiance qu'elles se feront de mériter de plus en plus.

POUR LE HAVRE.

Partira pour la dite destination et par engagement à la fin de ce mois de juillet, le navire français Mathilde, de bonne construction et bon voilier, double et cheville en cuivre sous le commandement du cap. Bernard : ayant grande partie de son chargement arrêté. Il

prendra encore quelques marchandises pour se compléter, ainsi que des passagers qui seront très bien traités. Pour les conditions, s'adresser à monsieur de Geres, rue de Buenos Ayres n. 158.

AVIS.

Il y a de très belles sang-sues, nouvellement arrivées de France, dans la barberie en face de la Police.

AVIS.

M. Fontan Dominique, maçon, est prié de passer chez MM. Portal frères, rue Ituzaingo n. 32 pour retirer une lettre à son adresse.

AVIS.

Madame R. Allain, est invitée à passer rue du Cerrito n. 78, pour avoir connaissance de quelque affaire qui l'intéresse, on ne sait pas pour l'instant sa demeure actuelle.

AVIS.

Le portrait de S. E. M. le général Paz, publié par la lithographie de l'Etat, est en vente à la librairie d'Hernandez et à la dite lithographie.

AVISO.

Se desea encontrar una casa con dos o tres piezas y cocina para dos personas, las que las tuviesen y gustasen alquilarlas, ocurrirán a la calle de 25 de mayo núm. 67.

AVIS.

On désirerait trouver à louer une maison avec deux ou trois pièces et cuisine pour deux personnes, celles qui auraient en disposition le logement comme on le désire peuvent donner renseignements rue du 25 de mai, n. 67.

AVIS.

Madame Chastelet, ayant transporté son magasin de la rue de los Castellanos, à la rue del Rincon, n. 143, a l'honneur de prévenir le public qu'elle continuera, comme par le passé, à confectionner tous les objets de mode, et remettre à neuf les marabouts. L'on trouvera en outre chez elle un assortiment complet de parfumeries, de mercerie et de lingerie.

AVIS.

Les personnes qui devront pour comptes, billets ou à quelque titre que ce soit, au sieur Pierre Boulicot boulanger, sont prévenues, que, s'ils en payent le montant ils se verront contraints par voie de droit envers ses créanciers à payer une seconde fois.

AVIS.

L'ex-commandant des Volontaires de la Liberté, prévient tous les individus ayant fait partie dudit corps, qu'il n'a pu jusqu'à ce moment recevoir la solde qui leur est due; mais que, pour éviter leurs réclamations, il les prévendra par la même voie, du jour, du lieu ou de l'heure où ils devront se présenter pour recevoir ce qui leur est dû.

Le commandant,
Adre. Barrere.

AVIS.

On trouvera à l'imprimerie du Patriote réunis dans une feuille la arscillaise, le Chanto du Départ, le Veillons au salut de l'Empire et la Parisienne.

Le Gerant, Jh. REYNAUD.

Imprimerie Constitucional, Rue de las Cámaras No. 34.